

Hommage

à notre ami Paul Balta

Il y a un an précisément, le 27 janvier 2019, nous quittait notre ami Paul Balta.

Un émouvant hommage à sa mémoire a été organisé lors de la séance du jeudi 6 juin 2019 de la SELEFA, dont il était président depuis mars 2002, année de sa fondation.

Cette séance d'hommage, qui s'est tenu en présence de Claudine Rulleau-Balta, s'est déroulée en plusieurs temps :

* **Une biographie, d'abord** : Roland Laffitte a consacré son intervention à une bibliographie de Paul, qui s'est voulu « passeur des rives de la Méditerranée »
page 2

* **Des témoignages, ensuite** : Un tour de table a ensuite été organisé, et plusieurs intervenants ont bien voulu nous faire parvenir leur témoignage par écrit. Il s'agit des personnes suivantes :

Françoise Allaire	page 9
Leila Ghanem	page 10
Christian Lochon	page 11
et Philippe de Saint-Robert	page 14

Vous les trouverez ci-dessous aux pages indiquées.

* **Une improvisation vocale enfin** : La séance d'hommage s'est conclue par une touchante improvisation vocale dans le genre des chants orthodoxes grecs, par Bassam Tahhan, qui rééditait ainsi celle qu'il avait offerte lors de la messe d'adieu à Paul célébrée le 5 février 2019 en l'église Saint-Jean-Baptiste de Belleville.

NB : Notre ami Christian Lochon nous a conviés à publier la communication de Paul au 9^e Symposium de Béziers Œnopolé, tenu le 25 mars 1995 sur le thème : *Rituels de table, ivresse et non-dits*. Intitulée « Cordoue 825 : contexte gastronomique de l'invention du verre à pied ». Nous y retrouvons tellement bien Paul Balta que nous n'avons pas hésité à vous la communiquer : [suivre ce lien](#).

Roland Laffitte :

Paul Balta,
« passeur entre des rives »
de la Méditerranée

Paul Balta nous a quittés le 27 janvier 2019. Cet hommage lui est rendu dans le cadre de la SELEFA (Société d'Études Lexicographiques & Étymologiques Françaises & Arabes), dont il assura, de sa fondation en 2002 jusqu'à cette date funeste, la présidence. C'est une occasion de dire que son engagement comme « passeur entre les rives de la Méditerranée » dont il a très tôt senti en lui la vocation, ne s'est pas limité au journalisme et à l'histoire, mais consistait aussi à favoriser des initiatives allant dans ce sens, dans les domaines de la science et de la culture.

Nous allons parcourir, dans cet hommage, les étapes d'une vie consacrée à exalter la Méditerranée comme lieu de rencontres et de partage, malgré les tragédies qui ont marqué son histoire. Un parcours largement reconstitué à partir d'un texte non publié de Paul intitulé *Mémoire des six rives. Itinéraire d'un Méditerranéen*, dont il m'avait déjà fait lire des extraits, et qui m'a été aimablement communiqué par Claudine Rulleau.

1. 1929-1947 : l'univers alexandrin

Paul Balta naît le 24 mars 1929 à Alexandrie dans une famille cosmopolite, tant pas la diversité de ses composantes nationales que par la variété des traditions religieuses de ces dernières et de ses contacts sociaux.

Famille et milieu cosmopolite.

Branche paternelle originaire de Chypre : c'est d'elle qu'est venu, comme le veut la tradition familiale, le nom de *Balta*. Ce dernier trouverait sa justification dans un compliment du gouverneur ottoman de Chypre félicitant un de ses aïeux pour l'installation d'une ingénieuse éolienne : « Tu es grand et fort comme le bûcheron qui manie la *balta* (hache), tu as l'intelligence acérée comme le fil de la *balta* ». C'est alors que le patronyme d'origine, Kyriakidès aurait cédé la place à celui de Balta. Cette famille grecque orthodoxe, alliée à une famille catholique de Lorraine, les Maillard, viendra s'installer en Égypte pour bénéficier d'un héritage.

Branche maternelle constituée de deux rameaux. L'un est celui d'une famille Haddad, libanaise de confession melkite, dont une cousine est mariée à un

Palestinien, et alliée en Égypte à la famille Boctor, de tradition copte orthodoxe. C'est d'elle qu'est issu son cousin Anouar Abd el-Malek, intellectuel marxiste installé à Paris en 1959 et connu pour sa critique de l'orientalisme européen en 1963¹. L'autre rameau est une famille copte orthodoxe d'Égypte alliée à une famille catholique. Ainsi, Paul recevra une solide formation catholique par sa grand-mère paternelle et sa mère et dans divers collèges animés par les Frères des écoles chrétiennes, où il apprendra le français et l'arabe, avant d'effectuer, après le baccalauréat passé en 1946, une année au lycée de la Mission laïque française, où il prépare en cours du soir deux certificats de philosophie. Il y découvre des jeunes d'autres milieux sociaux, notamment des camarades juifs à qui il doit les premiers contacts avec les grandes idéologies contemporaines dont il n'avait entendu parler ni au collège ni en famille : capitalisme, marxisme, nationalisme arabe, sionisme et antisémitisme, etc., et avec des poètes comme Baudelaire et Verlaine, dont la lecture était interdite chez les Frères.

Il avait effectué à l'âge de 7 ans un voyage au Liban où il avait rencontré la branche paternelle de sa mère, et découvert Jérusalem et les chikayas interchrétiennes. À l'âge de 13 ans, il parcourut Chypre grâce à sa troupe de scouts catholiques, où il lui fut préféré le totem de « Furet rieur » à celui de « Panthère habile » dont il rêvait, et dans laquelle il se fit un copain juif de Grèce qui sera connu plus tard en France sous le nom de Georges Moustaki. C'est avec ces périples que commence pour lui, hors d'Alexandrie, l'itinéraire méditerranéen. Ces années d'enfance et d'adolescence, que Paul ressent comme celles « du bonheur et de la plénitude » sont celles où il se forme à la convivialité et à toutes les saveurs d'Égypte et du Levant ; bonheur brutalement déchiré par la mort, en 1942, de son aîné Roland, engagé dans les FFL, le deuil de leur sa mère et de la fiancée de son frère.

2. 1947-1965 : le temps de trouver sa voie

Cette période commence un jour de l'été 1947 où Paul prend le bateau pour la France. Il entre en hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand, où il poursuivra pendant l'année scolaire 1948-1949 sa préparation à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Période coupée par des vacances à Alexandrie pendant l'été 1948 où il est témoin, après la proclamation de l'État d'Israël en mai, des premières manifestations antijuives dans le pays : il est notamment pris à partie, à la gare ferroviaire, par un groupe de jeunes le tenant pour juif, peut-être à cause des tons roux de sa jeune barbe, aux cris de *gassous sahyouni !*, « espion sioniste ! ». C'est à Louis-le-Grand qu'il découvre, stupéfait, que ses camarades sont aussi savants en matière d'Antiquité gréco-romaine qu'ignorants en matière de Monde arabe et

¹ « L'orientalisme en crise », dans *Diogène*, n° 44 (1963), 4^e trimestre, 109-142.

d'Islam, ancien comme contemporain. Il décide alors, une fois ses études finies, de se faire « passeur entre les six rives », formule qu'il préfère à celle des « deux rives », parce qu'elle joint à celles du Bassin occidental, celles du Bassin oriental qui comprend le berceau de ses origines et de ses sensations. Il sera donc, dans ce but, journaliste et écrivain. Le chemin sera long, mais il sera l'occasion d'expériences tous azimuts et très enrichissantes.

Après l'été 1949, passées comme moniteur de colonie de vacances à Cannes, où il se console difficilement d'une première déception sentimentale (qui l'a empêché de passer le concours d'entrée à Normal Sup), par une nouvelle rencontre, il opère à la rentrée universitaire une inflexion dans ses études en s'inscrivant à la Sorbonne pour préparer une licence de philosophie. Année féconde par des contacts multiples dans les milieux intellectuels. C'est aussi les premiers pas assurés dans le monde des orientalistes « passeurs entre les rives », et c'est la rencontre avec Maxime Rodinson. Celui-ci, militant au Parti communiste, le séduit par sa vision large des questions du monde, sa connaissance de l'arabe ainsi que son intérêt pour l'Orient. Il a commencé sa carrière d'orientaliste en tant que responsable de la section « Islam » à la Bibliothèque nationale, et en publiant une étude originale sur des documents arabes traitant de la cuisine². C'est aussi une rencontre avec Claude Bourdet qui l'invite à écrire une série de six articles publiée dans *Combat* du 1^{er} au 7 mars 1950, sous le titre *L'Égypte sans décor*, et signée « de notre envoyé spécial Paul Bures » et dont le successeur de Bourdet se refusera à payer la pige. Ce sont, dans le journalisme, avec la première fierté, les premières avanies...

Lors de la rentrée universitaire 1950-1951, Paul s'engage « pour le plaisir », dans une licence d'histoire de l'art, et bénéficie d'un séjour d'un mois à Sienne, où il assiste au célèbre concours hippique des quartiers de la cité, le *palio*, visite Florence et goûte aux trésors culturels de la Toscane. C'est au cours de cette année-là qu'il entre au parti communiste, où il rencontre Henri Curiel, de famille juive égyptienne, une belle figure de l'anticolonialisme qui jouera un rôle majeur dans la lutte d'indépendance de l'Algérie et qui sera assassiné le 4 mai 1978.

L'année scolaire 1953-1954 se passe à Alexandrie, dans une école copte où, selon ses propres mots, Paul « découvre le petit peuple » et fait, par l'enseignement du français, une expérience décisive de pédagogie.

Lors de son voyage de retour en France qu'il effectue en voiture fait en passant par le Maghreb avec le père Jacques, une connaissance de sa famille, il découvre avec effroi la détestation épaisse dans laquelle les Européens tiennent les Algériens et, grâce à ses promenades dans les rues et ses contacts avec des jeunes permis par sa

² Maxime Rodinson, « Recherches sur les documents arabes relatifs à la cuisine », dans *Revue des études islamiques*, n° 17, Paris, 1949.

familiarité avec le peuple égyptien et à sa pratique de la langue arabe, à quel point ces derniers le leur rendent bien. Trois mois, plus tard, l'insurrection éclatera.

De retour en France, il doit se soumettre, pendant les années 1954-1956, à l'obligation du service militaire, mais a la chance de se trouver dirigé vers le cabinet du ministre de la Défense avec pour mission d'effectuer une revue de presse régulière ce qui le met en contact avec les agences de presse de Paris. Libéré au printemps 1956, il entre au Centre de Documentation du CNRS. C'est à cette époque qu'il rencontre Jacques Berque et se lie à l'association des Amitiés franco-égyptiennes. Une chance de sa vie : on l'envoie rencontrer en 1958 Gamal Abd el-Nasser, après une éclipse des relations franco-égyptiennes gâchées par la désastreuse intervention franco-anglo-israélienne de Suez d'octobre-novembre 1956. Le raïs, heureux de l'entendre s'exprimer en langue arabe, est prêt à renouer les relations diplomatiques avec la France, et profite de sa présence pour l'emmener à Bagdad où il est le premier Français à échanger avec le vainqueur de la Révolution du 14 juillet qui vient de renverser la monarchie de Nouri Saïd. De retour à Paris, il est entendu par Jean-Paul Sartre qui lui propose d'écrire un compte rendu de ce voyage dans les *Temps modernes*³.

Il ne désespère pas de devenir journaliste et continue à prendre régulièrement contact avec les agences de presse avec lesquelles il a travaillé pendant son service. En 1959, le rédacteur en chef du bureau de l'Associated Press à Paris lui propose un intérim pendant les weekends. C'est beaucoup de travail avec le Centre de Documentation mais il accepte. Et, début 1960, il est engagé et quitte le CNRS. Les horaires tournants de l'agence laissent du temps pour lire, faire des recherches, écrire. Cela donnera, entre autres, *Mystérieux Hyksos*, tribus d'Asie qui régnèrent sur la Basse et la Moyenne Egypte du XVII^e au XVI^e s. av. J.-C. Au Centre de Documentation, il avait fait la connaissance de Claudine Rulleau qui était venue y travailler pour rembourser les dettes que la compagnie de théâtre Attoun-Rodriguez lui avait mis sur le dos car elle avait eu l'imprudence d'en accepter le poste de directrice. Elle avait été aussi secrétaire d'Eugène Ionesco, l'après-midi, tout en travaillant au service de la presse étrangère de *Paris-Presse-L'Intransigeant*, le matin, de 7 à 13 h. Le rapprochement, en 1965, de *Paris-Presse* et de *France-Soir* offrira l'occasion à Paul Balta d'entrer comme chef de la rubrique de politique intérieure et étrangère à *Paris-Presse*. Entre-temps, il avait divorcé de sa première épouse et épousé Claudine Rulleau.

3. 1965-1985 : le grand journalisme

Il y écrit beaucoup : de la culture sous André Malraux avec la loi sur la sauvegarde des hôtels du Marais, entre autres, à des articles en 1967 remarquables par De Gaulle

³ Paul Balta, « Égypte - Syrie - Irak. Réflexions autour d'un voyage », dans *Les Temps modernes* n° 161 (juillet 1959).

et ses services sur la Guerre des Six jours en juin et sur son voyage outre Atlantique en juillet où il lança le fameux « Vive le Québec libre ! ». C'est grâce à son expertise du Monde arabe et à l'appui du cabinet de Georges Pompidou qu'il entre au *Monde* en octobre 1970. Ce sont alors pour lui quinze ans « d'une incroyable richesse », parcourues en plusieurs stades :

* Les années 1970-1973 sont passées à la rubrique « Moyen-Orient » du Monde. Ce sont alors les rencontres systématiques avec les chefs d'État arabes : en plus de Gamal Abd-el-Nasser, il s'entretient avec Saddam Hussein, Mouammar el-Qaddhafi, Houari Boumediene, Habib Bourguiba et Hassan II. Sa connaissance des relations de la France avec le Monde arabe lui valent une rencontre avec Georges Pompidou, à l'occasion de laquelle les services du président de la République lui demandent quel geste à faire pour les améliorer, et lui commandent une plaquette intitulée Pourquoi il faut apprendre l'Arabe., à destination des lycéens. Il s'en suivra, l'année suivante, sur sa suggestion, la création du CAPES d'arabe.

* De 1973-1978 il sera correspondant du quotidien à Alger pour l'ensemble des pays du Maghreb, mais à partir d'Alger : c'est la couverture de la Conférence des non-alignés (5-9 septembre 1973), quelque cinquante heures d'entretiens en tête-à-tête avec Boumediene, qu'il juge « très riches, souvent innovants et d'une grande liberté de ton », la lamentable visite de Giscard d'Estaing à Alger au printemps 1975, la couverture du conflit du Sahara occidental. Ce séjour fructueux l'amènera à considérer, après la France et l'Égypte, l'Algérie comme sa « troisième patrie ».

* De la fin de 1978 à 1979, il suivra la Révolution islamique en Iran.

* Et les années suivantes, jusqu'en 1985, seront celles du journaliste spécialiste : des problèmes sans fin de la RASD (République Arabe Démocratique) et du Maroc à l'interminable guerre Irak-Iran, en passant par le conflit israélo-palestinien.

Autant dire que sur l'ensemble de cette période de quinze ans, Paul est au cœur du grand journalisme consacré à l'ensemble du Monde arabe et à l'Iran, ainsi qu'aux rapports de la France avec ces pays.

4. 1985-2019 : la fructification d'une expérience

* Des années d'écriture :

Pendant cette période, Paul Balta avait écrit, au fil des événements, avec Claudine Rulleau : chez Sindbad, en 1973, *La Politique arabe de la France : de De Gaulle à Pompidou* ; en 1978, *La stratégie de Boumediène* ; en 1979, *L'Iran insurgé : 1789 en Islam ? – Un tournant du monde* ; en 1982, *La vision nassérienne*. Et également, en 1981, aux Éditions ouvrières, avec Mireille Duteil et Claudine Rulleau, *L'Algérie des Algériens : vingt ans après*.

L'âge de la retraite professionnelle, qui sonne en 1985, n'est pas le moment de se retirer du monde. Mais il peut désormais se livrer à cette activité avec moins de contraintes. Se succèdent alors les titres suivants : en 1987, *Iran-Irak : une guerre de 5000 ans*, chez Anthropos ; la direction en 1989, de l'ouvrage collectif *Le Conflit Iran-Irak : 1979-1989*, à La Documentation française, et avec Claudine Rulleau, *Le Grand Maghreb : des indépendances à l'an 2000*, à La Découverte ; la direction en 1991 de *Islam, civilisation et sociétés*, aux éd. Le Rocher (Monaco) ; en 2001, *Méditerranée : défis et enjeux*, chez L'Harmattan ; la codirection en 2003, avec Catherine Dana et Régine Dhoquois-Cohen, de *La Méditerranée des juifs : exodes et enracinements*, chez L'Harmattan ; et en 2006 avec Claudine Rulleau, de *La Méditerranée : berceau de l'avenir*, aux Éd. Milan, Toulouse.

Parallèlement, il capitalise son expérience du Monde arabe et islamique pour affronter un sujet qui taraude la société française, surtout à partir de 1989, avec la fameuse affaire du voile de Creil. Ce sont alors en 1995, L'Islam, chez Allier-Paris & Marabout-Le Monde ; en 2001, L'Islam, Paris : Le Cavalier bleu réimpr. 2005, 2009) ; en 2006, avec Claudine Rulleau, Islam et Islamisme : gare aux amalgames, aux Éd. Milan, Toulouse ; enfin en 2001, avec Michel Cuypers et Geneviève Gobillot, Islam et Coran : idées reçues sur l'histoire, les textes et les pratiques d'un milliard et demi de musulmans, aux Éd Le Cavalier bleu, Paris. Au bout du compte, un ensemble de textes consistant en une précieuse vulgarisation.

Il profite encore de son temps libre pour satisfaire à un caprice qui traduit son bon-vivre, l'écriture en 2004 grâce à l'éditeur de Sindbad-Actes Sud, Farouk Mardam-Bey, d'un livre de belle facture et finement illustré par Fabien Seignobos), *Boire et manger en Méditerranée*.

Paul n'avait pas pour autant abandonné toute activité dans la presse. Il écrit collabore notamment à *El País*, au *Middle East journal*, et au mensuel marocain de Casablanca, *Le Libéral*.

Et il participe en outre, à une vaste gamme d'activités :

* Il apprécie tout particulièrement de donner des cours au Centre de Formation des Journalistes (CFJ) de Paris et a le bonheur d'y diriger, de 1985 à 1989, un séminaire sur « L'Islam et le Monde arabe » à la demande de son directeur, Daniel Junqua.

* Il organise en 1986, une exposition Porte dorée pour l'ADEIAO (Association pour la défense et l'illustration des arts d'Afrique et d'Océanie), à l'occasion de laquelle il dédie un livre à son ami peintre irakien, *Jamil Hamoudi*, publié par cette association.

* Il accepte de prendre, entre en 1987 1994, la direction du CEOC (Centre d'études et de documentation de l'Orient contemporain), dont on peut dire qu'il permet, après une période de sommeil, un redressement remarqué, activité dont rendent compte *France Culture*, *RFI* et *Radio Orient*. Il organise à l'occasion en 1990, avec Georges Corm, un colloque remarqué qui donnera lieu à publication sous le titre *L'Avenir du Liban dans le contexte régional et international* (Paris : Études et documentation internationales-Éditions ouvrières).

* Il s'investit dans les projets de coopération en Méditerranée, ce qui est l'occasion de diriger, en 1992, *La Méditerranée réinventée : réalités et espoirs de la coopération*, que préface Giovanna Tanzarella (Paris : La Découverte-fondation René-Seydoux); et de s'engager dans le Partenariat Euro-Méditerranée (Euromed) à Barcelone, ainsi que de participer activement, de 1995 à 2005, date de sa dissolution, à la Fondation René Seydoux pour le monde méditerranéen ; d'accepter la présidence du FEMEC (Forum Euroméditerranéen des cultures) dont la Fondation a participé à la création. L'expérience de coopération en Méditerranée laissait présager un avenir fructueux mais, surtout après la relance ratée de l'Union pour la Méditerranée (UPM) de Nicolas Sarkozy en 2008 – qui brillait hélas, par son absence totale de volet culturel que Paul chercha sans succès à corriger –, les péripéties géopolitiques ont mené à l'échec.

* Il soutient plusieurs associations. À ce titre, le célèbre Coup de soleil de Georges Morin, et puis Omar Le-Chéri, association à but non lucratif membre du réseau français de la fondation européenne Anna Lindh, œuvrant depuis 1997 pour le dialogue des cultures euro-méditerranéennes, et cherchant à dynamiser chez les jeunes le goût pour l'écriture en jouant au « petit reporter », dans la lignée de son personnage éponyme.

* On peut ajouter ici que cette volonté d'accueillir et de réunir ne fut pas seulement dans sa vie publique, elle le fut aussi dans sa vie privée : le grand pavillon de Villiers-sur-Marne où vivait la famille Balta accueillit au fil des années de nombreux et de nombreuses jeunes en formation, ou en attente d'un logement ou d'un titre de séjour. Ainsi la jeune Iranienne, Nahid Eljali, qui avait servi d'interprète à Paul à Téhéran, et qui espérait pouvoir rejoindre son frère installé en Angleterre –ce qui n'advint pas – et qui dut retourner dans son pays, et qui, depuis quarante ans maintenant, téléphone d'Iran pour tous les anniversaires familiaux et pour Noël et le Jour de l'An. En revanche la jeune Rachida Dati, arrivée de Mâcon pour suivre ses études et qui passa une année à Villiers, Paul et Claudine purent suivre sa carrière publique sans jamais avoir de ses nouvelles et sans qu'elle en prit jamais des leurs.

* Il faut dire ici un mot spécial de notre association, la SELEFA, créée en 2002 et à qui Paul a fait l'honneur de bénéficier de son prestige en acceptant

immédiatement sa présidence. Il ne s'est pas contenté de la présider de façon formelle, il a régulièrement participé à ses séances mensuelles grâce au dévouement de Claudine Rulleau qui assurait son déplacement. Il y a apporté sa contribution, notamment par une communication en 2005 sur « [Les mots arabes et orientaux dans l'art culinaire](#) » et par la participation indirecte en 2009 à un colloque organisé au Palais de la Culture d'Alger sur la traduction où notre association était invitée. Nous devons aussi remercier Claudine Rulleau de nous avoir permis d'organiser un bon nombre de séances à son domicile en 2009-2010, à l'occasion d'un projet d'*Anthologie des cultures musulmanes* lancé par notre sociétaire Kamila Sefta et que la maison d'éditions avec laquelle nous étions en rapport a finalement fait capoter par l'addition inattendue d'exigences nouvelles et inacceptables. Je note que la dernière séance à laquelle Paul a pu assister date du 5 mars 2015.

Au terme de ce parcours, on peut dire que Paul Balta a excellemment rempli la tâche qu'il s'était fixée dans sa jeunesse, celui de « passeur entre les six rives » de la Méditerranée ». Mission accomplie ! ■

*

TÉMOIGNAGES

Françoise Allaire :

« Un intérêt militant pour le rayonnement de notre culture »

Mon témoignage concerne l'époque algéroise de Paul et de Claudine Balta. J'ai pu mesurer alors l'intérêt militant de Paul pour le rayonnement de notre culture : il a beaucoup soutenu le Centre culturel français d'Alger que j'ai dirigé de 1976 à 1979 en participant activement à l'organisation de débats et d'expositions et en consacrant un article important à l'institution dans *Le Monde de l'Education*. Je regrette autant l'intellectuel que l'ami. ■

*

Leila Ghanem :

Paul Balta

« un Méditerranéen accompli »

J'ai connu Paul Balta grâce à deux amis communs qui ont compté dans ma vie, Loutfallah Souleiman et Georges Labica.

Avec Loutfallah Souleiman, alexandrin comme lui, il partageait tout d'abord le bien vivre et l'humour propres à cette ville. Mais tous deux avaient aussi notamment en commun l'attachement à l'Égypte du temps elle était, avec Gamal Abd el-Nasser, au cœur du mouvement de libération nationale, de l'expérience grandiose du Mouvement des non-alignés, de la création de l'Organisation de l'unité africaine, de Conférence d'Alger dans la lignée de la celle de Bandung, etc...

Paul aimait évoquer dans nos rencontres l'ambiance de cette Égypte cosmopolite et de la société francophile qui a pris fin pour lui en 1956 lors de l'agression tripartite sur l'Égypte pour punir Nasser d'avoir osé nationaliser le canal de Suez.

Paul avait un émerveillement pour Nasser. Il le considérait comme le premier fils du Nil qui accède au pouvoir depuis les temps anciens. Pour lui, Nasser a posé l'essentiel des questions qui demeurent aujourd'hui au cœur de l'actualité du Proche-Orient et du Tiers-monde : l'indépendance, l'unité arabe, l'islam de progrès, l'émancipation de la Palestine...

Quand on évoquait la position de l'Occident qui diabolisait Nasser et transformait Sadate en héros de la paix, Paul esquissait un sourire qui disait long. Pour lui, il suffisait de comparer les funérailles de deux hommes : celles de Nasser n'ont pas eu d'égal dans l'histoire...

Avec Georges Labica, Paul a assumé des passions et des engagements communs, notamment ceux de l'indépendance de l'Algérie, et ceux de la Palestine : il s'est ainsi engagé avec lui pour fonder le Comité pour une vigilance sur la Palestine.

Concernant précisément la Palestine, question tabou dans les médias occidentaux, Paul a eu le mérite de relater l'histoire de sa colonisation. On connaît mieux à travers lui comment elle a été peu à peu grignotée avec ce qu'il a appelé « la complicité cruelle de l'Occident ».

En 2008, fut constitué un jury de conscience pour juger les crimes de guerre israéliens au Liban et organisé à Bruxelles un tribunal populaire. Paul a signé notre appel et désirait se joindre à nous, mais sa santé l'en a empêché. Il nous a envoyé par le biais de Georges Labica une lettre de soutien dans laquelle il disait qu'il fallait user de tous les moyens pour rendre justice à la Palestine là où la

communauté internationale s'est détournée lâchement de son rôle et principes dont elle se réclamait.

Pour moi, Paul Balta est un Méditerranéen accompli, il n'a épargné aucun effort pour la construction de lieux de rencontres et d'échanges culturels, à travers tout le pourtour de la « mer bleue »... Une autre façon, disait-il, de faire de ce « lac » un havre de paix. ■

*

Christian Lochon :

Paul Balta, « mobilisateur et anticipateur »

Empruntant le terme *mobilisateur* au titre d'un article de Paul paru le 21 janvier 1985 dans *Le Monde* intitulé « un facteur politique mobilisateur » consacré à l'islam noir en marche, j'ai repris un certain nombre de ses écrits qui m'avaient profondément intéressé à leur parution. Paul, associé souvent à Claudine, aura été pour le modeste parcours que j'ai pu faire dans les pays arabes, un éclaireur dans le domaine politique et socio-culturel comme le professeur Louis Massignon a pu l'être pour moi dans le domaine islamique. Anticipateur, Paul l'a été remarquablement : il suffit de relire certains de ses extraits, de ses recommandations, qui seront adoptés par des hommes politiques, des chercheurs, des sociologues, souvent en oubliant de le citer.

C'est ainsi que l'ouvrage *La Politique arabe de la France* de Paul Balta et Claudine Rulleau (Sindbad 1973) recèle un grand nombre d'affirmations que nous pouvons méditer encore aujourd'hui.

Sur le Général de Gaulle : « Lorsque le général de Gaulle, revenant à la tradition, a renoué avec le monde arabe, certains crièrent au renversement des alliances. Le Général n'a rien renversé ; il a repris une constante que dictent l'histoire, la géographie, la stratégie, la culture et plus que jamais l'économie » (p. 11) ; ou lorsqu'il a déclaré le 11 avril 1961 : « La décolonisation est notre intérêt, par conséquent notre politique » (p. 47) ; ou « Après l'indépendance de l'Algérie et la guerre des Six Jours, le général de Gaulle a pu scandaliser comme François I^{er} en s'alliant avec Soliman » (p. 52) ; et encore lorsqu'il déclarait : « Le commerce, l'économie, la culture pour les relations franco-arabes, c'est très important... Il y a aussi chez ces pays en voie de développement une civilisation une culture, un humanisme, un sens des rapports humains que nous avons tendance à perdre dans nos sociétés industrialisées » (p. 58) ; ou enfin : « De Gaulle était un visionnaire et un pragmatique » (p.158).

Sur l'espace méditerranéen : « La politique arabe de la France ne repose pas sur une vue de l'esprit. Elle est fondée sur des nécessités dont les plus importantes nous semblent être celles de la stratégie, de la politique, de l'économie et du pétrole » (p. 59), ou : « La Méditerranée reste une aire d'affrontements directs ou feutrés. Elle est berceau de vieilles civilisations, de vieux conflits » (p. 182) ; ou encore : « Cette Europe qui cherche à s'unir peut-elle se désintéresser d'une aspiration identique qui se manifeste chez ses voisins du sud ? » (p.199)

Sur les éléments de coopération méditerranéenne : « Philippe III, fils de Saint-Louis, signe avec Abou Abdallah Mohammed al-Mostanser billah, roi de Tunis, le plus ancien traité entre la France et un pays du Maghreb » (p. 18) ; ou le rappel de l'utilité des Capitulations franco-ottomanes de 1536 à 1923 (p. 21) ; ou : « La politique économique de la France à l'égard du monde arabe devrait être au moins aussi importante que sa politique économique à l'égard de l'Europe » (p. 67) ; ou : « Pour la France, l'importance économique du monde arabe n'est pas seulement valable en soi mais encore par rapport à sa position en Europe qu'elle ne manque pas de renforcer » (p.73) ; ou l'importance des experts détachés au Maghreb et au Proche-Orient et les bourses d'études accordées (p. 237). Paul Balta, qui parcourait tous les pays arabes, se voyait confirmé constamment par les attachés culturels des ambassades françaises.

Sur l'héritage arabe de l'Occident : « Nul ne songe à contester qu'une grande partie de l'héritage antique grec, latin, mésopotamien, persan, indien, a été transmise à l'Occident encore balbutiant par l'Islam arabe alors à son apogée qui y ajouta son propre apport (p. 108) ; ou : « En offrant aujourd'hui son aide ou son assistance technique, l'Europe ne fait que renvoyer la balle dans l'autre camp (p. 110) ; ou : « La culture ne va pas sans échange. Or, du côté français, peu de chose est fait pour favoriser le développement des études arabes et la connaissance du monde arabo-musulman » (p. 123) ; « Néanmoins la France est le seul pays d'Europe qui enseigne l'arabe au Secondaire » (p. 125) ou : « Qui ne connaît Marco Polo? Mais qui a entendu parler d'un Ibn Battuta qui fut un voyageur non moins illustre ?... Les mass-media donnent une image partielle, partielle souvent, du monde arabe » (p.134).

Sur les passeurs d'Orient et d'Occident : comme Jacques Cœur à Damas en 1443, son neveu ouvre le consulat de France à Alexandrie (p. 20) ; ou Guillaume Postel avec qui, grâce à François I^{er}, les langues orientales autres que l'hébreu, et en particulier l'arabe, entrent au Collège Royal (aujourd'hui : Collège de France) en 1538 (p. 111), ou André et Marie-Joseph Chénier, natifs de Constantinople (p. 113). Et il écrit : « De l'expédition de Bonaparte, l'Égypte n'a finalement retenu que l'aspect bénéfique. Monge fouille à Péluse (Port Saïd). Si la France a laissé une marque en Égypte, c'est par ses savants et les saint-simoniens, qui fondèrent 29 usines » (p. 35, 114 et 117).

Sur la France et l'Algérie : « Alger fournit du ravitaillement en grains à la France lors de l'expédition d'Égypte : deux négociants d'Alger Bacri et Busenach avançaient au Directoire 70 000 piastres pour la livraison des grains, prétexte à l'intervention française en 1830 » (p. 29) ; ou : « Les rapports nouveaux entre Paris et Alger constituaient la meilleure carte de visite présentable aux nations en voie de développement, en particulier au monde arabe » (p. 151).

Au sujet des opposants à l'entente franco-arabe : « La guerre dont la Croix et le Croissant devinrent les symboles, ont masqué des intérêts et des ambitions qui n'avaient rien à voir avec l'Au-Delà » (p. 53) ; ou : « Il serait intéressant d'étudier comment est né l'inconscient culturel français, une série d'écrans à l'égard du monde arabe » (p. 107) ; ou lorsque le général de Gaulle s'adresse ainsi à Abba Eban en mai 1967 : « Cette guerre vous la gagnerez mais cela aura trois conséquences : 1. L'Union soviétique s'implantera encore plus au Proche-Orient et probablement plus profondément qu'elle ne le souhaite elle-même ; 2. Tous les régimes arabes modérés se sentiront menacés de même que sera menacé l'approvisionnement en pétrole de l'Occident ; 3. Le problème des réfugiés palestiniens se développera au point de prendre une dimension infernale » (p. 178) ; ou enfin : « Les divergences d'intérêts entre l'Europe et les USA iront en s'accroissant dans cette région du monde » (p. 200).

Dans *La Méditerranée réinventée, réalités et espoirs de la coopération*, Paris : La Découverte 1992, que Paul Balta dirigea, il rappelait que « les querelles byzantines faisaient le lit de l'islam » (p. 18) et se félicitait de l'attribution du Prix Nobel 1971 de physique nucléaire au scientifique pakistanais Abdus Salam (p. 21). Il avait fait appel à Edgar Pisani pour lequel « La Méditerranée est le lieu singulier où se rencontrent trois continents, trois cosmogonies, européenne, asiatique, africaine » (p. 31). Georges Corm y rappelait que « les Arabes méditerranéens cherchaient un partenaire fort, respecté, capable de desserrer l'étreinte américano-russe » (p. 67). Salvina Busuttil soulignait l'importance du Projet Averroes des universités, né en 1991, qui renforçait la Communauté des universités méditerranéennes créée en 1983 (p. 192 et 199). Antoine Zahlan montrait combien la recherche scientifique commune enrichit les relations politiques et culturelles (p. 207). Ce livre qui peut encore nous inspirer aujourd'hui, le mensuel *France Pays Arabes* n° 181 d'avril 1993 en publia une recension suivie d'une analyse intitulée *Bilan et perspectives* de Serge Antoine, Paul Balta et Gilles Martinet, tous trois membres alors du Conseil d'administration de la Fondation René Seydoux. L'ouvrage et l'analyse préfigurent le projet *Union pour la Méditerranée* que soutiendra le président Sarkozy et qui semble une nouvelle fois abandonné. Les trois experts soulignaient que « ce serait grave que de se résigner à accepter le clivage de la Méditerranée en bassins oriental et occidental et qu'il semblait bien que nous soyons en train

d'assister à la naissance d'un nouveau concept, celui de méditerranéen en passe de devenir « citoyen d'une Méditerranée réinventée ». Concluant sur la phrase de Fernand Braudel, « La Méditerranée est telle que la font les hommes », ils pensaient tous trois que « les riverains détiennent les moyens, à condition de coopérer, de réinventer leur cadre de vie méditerranéen au 3^e millénaire de notre ère ».

Paul Balta, toujours attentif également à l'évolution de la langue arabe, qu'il avait si souvent recommandé d'enseigner en France, nous avait envoyé par mail du 19 avril 2010, un article du *Quotidien d'Oran* relatif au 2^e Colloque international sur les dictionnaires et la lexicographie de la langue arabe, tenu à l'Université Saad Dahlab de Blida. Les recommandations à l'issue de cette manifestation portaient sur l'importance à donner aux dictionnaires spécialisés (sciences humaines, sciences exactes, technologie, médecine), à une encyclopédie des vocables arabes contemporains et même à un dictionnaire des termes utilisés en arabe dialectal.

Cet hommage modeste est destiné au plus célèbre de nos Séléfiens, connu par le grand public comme un grand journaliste et par nous comme un remarquable analyste de la Méditerranée. ■

Rappel : Notre ami Christian Lochon nous a conviés à publier la communication de Paul au 9^e Symposium de Béziers (Enopole, tenu le 25 mars 1995 sur le thème : *Rituels de table, ivresse et non-dits*. Intitulée « Cordoue 825 : contexte gastronomique de l'invention du verre à pied ». C'est tellement Paul que nous n'avons pas hésité à vous la communiquer : r : [suivre ce lien](#).

*

Philippe de Saint-Robert :

Paul Balta, méditerranéen à la passion communicative

Peu d'hommes qui, du milieu des terres, sens étymologique du mot « Méditerranée » auquel aimait faire allusion Paul Balta, peu d'hommes, dis-je, qui à partir d'un vécu ancré dans une géographie, ont su, sans faire assaut d'érudition ni de simplification outrancière, nous parler de notre patrimoine millénaire, révéler les liens qui nous tissent à lui et nous faire comprendre notre destin commun. Paul Balta, qui nous a quittés le 27 janvier 2019, était de ceux-là. Ses origines méditerranéennes (chypriotes grecques, égyptiennes et libanaises) l'ont préparé à une carrière qui le mènera du Levant lointain au Ponant et lui inspirera maints écrits, dont La Méditerranée,

Berceau de l'avenir⁴, destinés à nous permettre de mieux saisir la complexité des mondes méditerranéens et de l'islam. Son article consacré aux particularités de l'islam au Maghreb est un chef d'œuvre du genre⁵.

Alexandrin de naissance, Paul Balta a 18 ans lorsqu'il vient faire ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Très vite le choc des cultures lui révèle sa voie : « J'ai décidé de devenir un passeur, d'expliquer au monde arabe ce qu'était l'Europe, et à l'Europe ce qu'était le monde arabe ». Les Méditerranéens l'ont reconnu comme l'un des leurs : « Tu as du sang arabe dans les veines. Tu pourras ainsi faire connaître le Maghreb de l'intérieur » lui confia un jour le président Boumediene lors d'un des nombreux entretiens qu'il lui accorda de 1973 à 1978, alors qu'il était correspondant du *Monde* à Alger⁶. C'est aussi à lui que Boumediene parla de son admiration pour le général de Gaulle : « Ce visionnaire, rénovateur de la politique arabe de la France⁷. »

La voie qu'il a choisie est semée d'embûches. Des embûches linguistiques d'abord : ce qui est en règle générale admis comme un apport lorsqu'il s'agit de découvrir ou de redécouvrir des pratiques ancestrales ou venues d'autres pays et cultures ne l'est pas sur le plan conceptuel où le dépaysement n'est pas bienvenu. Les exemples de mécompréhension de termes courants abondent sans qu'on n'y prête gare. Dans la philosophie iranienne, les adjectifs *occidental* et *oriental* n'ont pas le sens politique et géographique qu'on leur donne dans les pays occidentaux : est *occidental* ce qui est aliéné à la matière, et *oriental* ce qui est libre et indépendant (la lumière est une figure de la liberté), ce qui est surgissement de l'existence couplée à l'intelligence⁸.

La complexité du sujet auquel il décide de se consacrer nécessite un ensemble rare de compétences. Il a dû pouvoir utiliser les sources écrites et orales en plusieurs variétés de langue arabe et en d'autres langues encore, connaître les croyances religieuses, les coutumes et la culture islamique, l'histoire, les structures ethnographiques et sociologiques des sociétés méditerranéennes et moyen-orientales, les mouvements nationaux qui y ont vu le jour. Il a couvert divers conflits qui ont éclaté dans cette vaste région (le conflit israélo-arabe, les guerres du Kurdistan, la révolution iranienne et la guerre Irak-Iran (1980-1988) en particulier).

Expliquer, enseigner, c'est ouvrir à la vie, à la culture. Je me souviens comment, en octobre 1987, lors d'un voyage en Irak, à l'occasion de l'inauguration de la porte de Babylone restaurée dont un des temps forts fut le spectacle son et lumière

⁴ Ouvrage écrit en collaboration avec Claudine Rulleau, paru en 2006 aux éditions Milan, dans la collection « Les Essentiels ».

⁵ Article rédigé pour les voyages culturels Clio, en ligne (consulté le 6 juin 2019).

⁶ Cf. article de Charlotte Bozonnet « Mort de Paul Balta, ancien correspondant du *Monde* à Alger », 4 février 2019, en ligne (consulté le 6 juin 2019).

⁷ Entretien avec Paul Balta, 7 mai 2011, en ligne (consulté le 6 juin 2019).

⁸ Christian Jambet, « Les chemins de la philosophie », *France culture*, 11 décembre 2017.

de Jean-Michel Jarre qui retraça l'épopée de Gilgamesh, héros sumérien, Paul Balta nous conta l'histoire de l'Islam, jusqu'à l'islamisation des Imazighen, dont le nom veut dire « hommes libres » et qui désigne l'ethnie berbère qui compose la majorité de la population du Maghreb, en insistant plus particulièrement sur l'époque des califes de la dynastie omeyyade (660-750) et des Abbassides (750-1253) qui, grâce à son talent, prenaient vie. Son insistance sur l'importance de l'histoire dans les pays méditerranéens et au Moyen-Orient sonnait juste. Un activiste salafiste syrien ne s'est-il pas félicité en 2012 de voir les librairies de sa région de nouveau approvisionnées en livres d'Ibn Taymiyya, le grand prêcheur salafiste du XIII^e siècle, interdit par le parti Baas, illustrant notamment par-là les liens qui unissent les lecteurs de langue arabe aux auteurs des siècles passés⁹ ?

Être passeur, c'est aussi exercer son regard, pas seulement sur soi, mais aussi sur les implications humaines et éthiques de sa mission. Paul Balta appartenait à cette cohorte d'écrivains, de journalistes, d'historiens qui, après la guerre des Six Jours et, surtout, après la conférence de presse du général de Gaulle du 27 novembre 1967, s'efforcèrent de maintenir le conflit du Proche-Orient dans son cadre géopolitique le plus large pour conserver l'espoir d'une issue juste et équitable. Il y avait ceux qui savaient, et ceux qui ne voulaient pas savoir. Aujourd'hui, force est de constater que ces derniers ont largement supplanté les premiers dans le paysage dévasté de la grande politique internationale, préemptée par l'impérialisme américain dont les dernières interventions désarment toute espérance.

Paul Balta devait à ses origines, à sa connaissance du monde arabe et de sa langue, une approche naturelle des problèmes nés tant du passé historique que du passé colonial de la région. Avant d'être journaliste au *Monde*, il me souvient que Paul Balta le fut à un très ancien journal *Paris-Presse l'Intransigeant*, où il faisait équipe avec Henri Marque. Puis, ce fut en effet *Le Monde*, au temps où ce journal ne publiait pas de textes absurdes, du genre « Nous sommes tous américains ». J'ai connu, moi aussi, ce *Monde* au temps de Jacques Fauvet et d'André Fontaine.

La question Orient-Occident constitua le fil rouge de son œuvre abondante – plus d'une vingtaine de livres, parfois écrit en collaboration notamment avec son épouse Claudine Rulleau, et de très nombreux articles – qui se résume à la recherche de la vérité et de la paix par la connaissance dont il fut un ardent défenseur. Nul doute qu'il aurait aimé faire siennes les paroles de l'écrivain israélien Avraham B. Yehoshua : « Si la paix est conclue [entre Israéliens et Palestiniens], quelle raison aura l'Iran

⁹ Cf. Malbrunot, Georges, « Les salafistes tissent leur toile dans le monde arabe post-révolutions », *Le Figaro*, 8-9 septembre 2012. Il relève que « les révoltes arabes ont fait apparaître sur le devant de la scène ce courant de pensée qui prône un retour aux sources de l'islam, en réaction à la sécularisation des sociétés arabes et au modernisme occidental. » Si les salafistes ne prônent pas le retour au VII^e siècle, leur projet de « réformation » de la société et leurs rapports avec l'Occident soulèvent des débats non encore tranchés et que Paul Balta a su mettre en perspective.

d'attaquer Israël¹⁰ ? », ou encore : « J'aimerais qu'Israël noue des alliances plus fortes avec l'Europe. L'Europe ne perd jamais l'histoire de vue. Tandis que les États-Unis sont mus par des mythes – la religion, l'argent, le “rêve américain” – qui relèguent l'histoire en arrière-plan. Le “lobby juif” américain ne fait pas de bien à Israël. L'échec de la paix, c'est la faute des Américains. Ils n'ont pas assez fait pression sur nous pour que nous y arrivions¹¹. »

L'ignorance est un terreau fertile pour n'importe quelle idéologie. Les idées reçues, les représentations négatives, les préjugés, les amalgames participent, eux aussi, à monter les communautés les unes contre les autres, à exacerber les tensions politiques. Paul Balta a cherché à dissiper les malentendus et à mettre en valeur le message porté par l'Orient, celui du Liban, par exemple, qui nous apprend qu'aucune communauté ne peut en annihiler une autre et qu'il nous faut accepter de vivre ensemble : « le Liban est plus qu'un pays, c'est un message de liberté et un exemple de pluralisme pour l'Orient comme pour l'Occident », écrivait Jean-Paul II en septembre 1989, dans une lettre adressée à tous les évêques, alors que la guerre civile n'était pas finie¹². Pour Paul Balta aussi, le Liban est un modèle d'organisation des sociétés du Proche-Orient.

En faisant mieux connaître les réalités des mondes arabes, celles d'un Orient mosaïque de peuples fiers de leurs particularités et aux histoires tourmentées, Paul Balta leur a rendu justice. La paix n'aurait d'avenir, Paul Balta l'a bien compris, que si elle est fondée sur la justice et le respect de tous les peuples qui ont été brimés. J'ai tenu à lui rendre cet hommage. ■

¹⁰ *Le Monde des livres*, 14 septembre 2004, p. 12.

¹¹ *Ibid.*

¹² Éditorial de Dominique Greiner, *La Croix*, 14 septembre 2012, p. 1.